

L'inconditionnalité surréaliste de Salvador Dalí en débat

Montse Aguer

Centre d'Etudes Daliniennes

L'Avenç num. 292, juin 2004

La Fondation Gala-Salvador Dalí a participé à la vente aux enchères publique d'une grande partie des documents qu'André Breton conservait à son domicile parisien du 42 rue Fontaine, vente qui s'est tenue, l'an dernier, entre le 7 et le 17 avril. La Fondation a ainsi pu enrichir sa collection de diverses sources documentaires : revues, photographies, livres et manuscrits. Parmi les documents manuscrits qui appartiennent aujourd'hui au Centre d'Etudes Daliniennes de Figueres, nous souhaiterions évoquer ceux que Breton avait rassemblés dans un dossier portant l'inscription suivante, tracée à la main et à l'encre rouge : "QUESTIONS (Affaire Dali, etc.)".

Après avoir procédé à une étude préliminaire et à la transcription de ces documents rédigés en français, j'aimerais évoquer ici ceux qui nous ont permis de mieux comprendre les raisons pour lesquelles les Surréalistes envisagèrent d'exclure Dalí de leur mouvement, notamment entre la fin du mois de janvier 1934 et le 5 février de la même année. L'un de ces écrits se révèle particulièrement important : il s'agit d'une lettre d'André Breton datée du 22 janvier 1934 dans laquelle il recense de façon systématique les divers points de désaccord entre le groupe dont il est le chef de file et Salvador Dalí.

Dans le numéro 12-13 de "Minotaure" daté du 12 mai 1939, Breton signe un article intitulé "Des tendances les plus récentes de la peinture surréaliste" dans lequel il tient les propos suivants : "Dalí professe en février 1939 que tout le malaise actuel du monde est *racial* est que la solution à faire prévaloir est, concertée par tous les peuples de race blanche, la réduction de tous les peuples de couleur à l'esclavage. Je ne sais quelles portes une telle déclaration peut faire ouvrir à son auteur en Italie et aux Etats-Unis, mais je sais quelles portes elle lui ferme". Depuis la première rencontre de Breton avec l'artiste de l'Ampurdan en 1929 jusqu'à la publication de cet article, une évolution est en marche qui conduira à la rupture définitive.

Tentons tout d'abord d'établir la chronologie des faits : Dalí rencontre Breton par l'intermédiaire de Miró à l'occasion de son deuxième séjour parisien. Nous sommes en 1929. La même année, Dalí rejoint officiellement le mouvement surréaliste au sein duquel il intervient de façon militante jusqu'en 1934 en participant aux diverses activités du groupe. Mais on peut aussi lui imputer la responsabilité de certains incidents dont le plus important est la publication de son texte "Rêverie", paru en décembre 1931 dans le numéro 4 de la revue "Le Surréalisme au service de la révolution" et qui sera à l'origine de la rupture entre Aragon et le groupe surréaliste. Considéré comme un texte pornographique et immoral, "Rêverie" est critiqué par le parti communiste, mais défendu – contre l'avis d'Aragon – par Breton dans *Misère de la poésie* (1932). Dans ce texte, Breton se livre, de plus, à une critique de la politique culturelle du parti communiste entérinant ainsi la rupture avec Louis Aragon.

On sait que Breton apprécie Dalí, mais il se montre dans le même temps de plus en plus préoccupé par certains de ses points de vues et déclarations, le peintre semblant s'éloigner peu à peu du surréalisme orthodoxe. C'est dans cet état d'esprit que le 22 janvier 1934, Breton adresse à Salvador Dalí la longue lettre évoquée précédemment, dans laquelle il pose très explicitement les choses :

“L'éventualité d'une reprise d'activité qui nous serait vraiment commune (il s'agit, notamment, de la publication prochaine d'une nouvelle revue surréaliste) m'amène à vous poser, en mon nom personnel, un certain nombre de questions.

Vous savez de quelle oreille je me suis toujours efforcé d'entendre certains propos extrêmement agitants qu'il vous arrivait de tenir et dont, il y a des années, le plus marquant fut qu'une catastrophe de chemin de fer vous causait une satisfaction d'autant plus grande qu'elle affectait plus spécialement les voyageurs de troisième classe. Vous tentiez de justifier, si je me souviens bien, ce point de vue par des considérations sexuelles particulières tendant à faire tolérer cette manière de voir comme l'expression d'une perversion qui vous serait propre et ne saurait entraîner aucune espèce de contagion. Je m'en serais voulu, aussi, de ne pas faire dans une telle attitude la part de l'humour et d'un goût de choquer à tout prix les individus les moins choquables, qui vous est assez naturel. Historiquement il faut reconnaître que vos déclarations à ce sujet n'ont pas été sans démoraliser et, je crois pouvoir dire, sans affaiblir durablement le surréalisme. Les lamentables protestations d'Aragon, soutenant que votre “fauteuil en verres de lait” allait priver les bébés d'une partie de leur bien, ne sont à tout prendre que la contre-partie de certains sophismes émis par vous. Vous avez, comme lui d'ailleurs, persévéré dans cette voie. Votre anti-humanitarisme (vous souhaitez, dites-vous, qu'il arrive malheur spécialement à vos amis), dans la mesure où il ne se réclame même plus du droit de chacun de parvenir comme bon lui semble au plaisir érotique, vaut son humanitarisme, à quelque degré de bouffonnerie que celui-ci ait atteint dans une chose innommable comme “La plainte des chômeurs”.

Cependant, j'ai longtemps cru que vous réserviez à vos amis surréalistes la communication des idées paradoxales ou délirantes que vous inspire depuis quelque temps la situation internationale. Votre défense passionnée de ce que vous cherchez à faire passer pour nouveau, pour totalement “irrationnel”, dans le phénomène hitlérien, succédant au refus a priori – unique parmi nous - de tenter d'agir révolutionnairement dans le cadre d'une organisation qui se définit révolutionnaire, ne m'a que modérément alarmé tant que j'ai pensé qu'elle ne constituait – et cela exclusivement à l'intérieur du surréalisme - qu'une mise en garde même outrancière et très maladroite contre certaines commodités de pensée auxquelles nous avons vu céder, chemin faisant, un trop grand nombre d'entre nous. C'est en vous écoutant jeudi dernier, chez Léon Pierre-Quint, reprendre vos arguments en perdant toute mesure, en allant jusqu'à louer le gouvernement nazi de ses pires exactions que je me suis demandé s'il était admissible que nous continuions à passer, vous et moi pour être du même côté.

Cette inquiétude s'est encore accrue à vous entendre, peu après, prôner avec une violence nouvelle, excluant toute possibilité de sourire intérieur, la peinture

académique et vouer à l'exécration l'art "moderne" à la cause duquel [exception faite de vous, au moins si nous le considérons dans son essence] nous sommes tous attachés. Ce n'est pas au moment où cet art est en lutte à toutes les persécutions, tant en URSS qu'en Allemagne, que nous allons laisser passer dans le surréalisme votre mot d'ordre consternant du "retour à Meissonier". J'estime que nous devons nous inscrire de toutes nos forces contre ce mot d'ordre, qui se concilie objectivement par trop bien avec la reconnaissance tardive par vous – vous nous en avez fait part récemment à plusieurs reprises – de la réalité profonde de la famille, du besoin de l'autorité paternelle, etc., qui contribue à vous faire placer votre confiance et votre espoir dans Hitler. Il y a manifestement sur ces deux points cohérence, unité de comportement. Ce comportement est le comportement réactionnaire.

Vous savez qu'en ce qui me concerne, je ne mets rien si haut dans le surréalisme qu'une certaine rigueur morale, qu'un certain souci d'intégrité qui, au prix de pas mal de sacrifices, mais qu'importe en fin de compte, se sont trouvés jusqu'ici préservés. Quelques déboires que nous ayons pu éprouver sur le plan de l'action politique, il n'en reste pas moins que le surréalisme saurait moins que jamais se tenir pour quitte des engagements qu'il a contractés lorsqu'il s'est pénétré de la nécessité absolue de la Révolution prolétarienne. C'est là une affirmation catégorique, qui constitue notre statut moral le plus clair et contre laquelle il est inadmissible qu'une seule voix, fût-ce la vôtre, puisse s'élever.

Ce n'est pas sans un extrême malaise qu'il me semble vous voir vous engager de plus en plus loin dans une autre voie. Je songe aussi à cette présentation publique d'une toile, chez vous, samedi. Nous voilà loin de ce que je demandais, pour ma part, dans le "Second Manifeste". A la revoir, cette "Enigme de Guillaume Tell" ne tient d'ailleurs plus que par un fil au surréalisme. C'est académique, en effet, et systématique et ultraconscient. Vous avez eu quelquefois la main plus légère ! Mais, dites-moi, ces gens ? Après tout ce que Dada et le surréalisme ont fait pour rendre impossibles de telles manifestations "artistiques" ! On pourrait aussi "donner" des matinées poétiques, avec le concours des théâtres, organiser de petites sauteries. Entre parenthèses, je crois pouvoir dire qu'en général cela a été très mal-pris, a donné lieu à d'assez lugubres ricanements. Convier tous ceux qui veulent à venir vous "admirer" chez vous, aller - comme je vous ai vu - de l'un à l'autre en prodiguant les explications et les gentilleses, me semble totalement incompatible avec ce que doit être l'attitude surréaliste.

Consentiriez-vous à flatter un peu moins imprudemment l'opinion ?

Seriez-vous prêt à signer, dans le premier numéro de la nouvelle revue surréaliste, un texte de nature à dissiper l'émotion qu'ont pu faire naître certaines de vos déclarations (de caractère "paranoïaque-critique" ?) au sujet du fascisme allemand ? Ce texte devrait aussi avoir pour objet de faire ressortir que, sur la question de la Révolution prolétarienne, il n'y a entre vous et nous nul désaccord fondamental.

Renoncerez-vous à heurter délibérément le sentiment de la presque unanimité d'entre nous en vous faisant le contempteur systématique de toute l'oeuvre artistique de ces soixante ou quatre-vingts dernières années, et cela au moment même où ceux qui la poursuivent sont chassés, comme en Allemagne, de leur pays ?

J'insiste très vivement pour obtenir de vous, d'urgence, une réponse écrite et très explicite à ces questions. Il y va de la possibilité pour moi de continuer à m'exprimer à côté de vous. Je n'ai pas cessé d'en avoir un extrême désir.

Votre ami,

André Breton"

Dalí répond à ce dur courrier par une longue lettre dans laquelle il se défend de ce prétendu anti-humanitarisme, de sa conception particulière de l'art moderne, de tout hitlérisme et où il se déclare inconditionnellement surréaliste. Le 25 janvier 1934, sous la menace de Breton, il est sommé de signer une déclaration dans laquelle il affirme «ne pas être l'ennemi du prolétariat». Parmi les documents rassemblés dans le dossier «QUESTIONS (Affaire Dali, etc.)» figure le texte de cette déclaration rédigé de la main de Breton et signé par Salvador Dalí :

"Je m'engage à soumettre dans les 48 heures à l'approbation des présents un texte

1^o répondant de manière formelle, de manière à dissiper toute équivoque aux questions que Breton me pose dans sa lettre ;

2^o me solidarisant sans réserves avec l'initiative qui a présidé à la publication de "Violette Nozières";

3^o dans lequel je prends l'engagement de couper court à la propagande hitlérienne que je passe pour mener dans divers milieux ;

4^o attaquant le fascisme et l'hitlérisme d'une manière non équivoque

5^o établissant que dans le tableau : "L'énigme de Guillaume Tell", je n'ai eu aucune intention de me livrer à une attaque contre la personne de Lénine ni contre l'idéologie révolutionnaire qu'il personnifie.

6^o A bas Hitler ! Vive Lénine !

Paris, le 25 janvier 1934"

Salvador Dali"

Mais dès le 2 février, la présentation de "L'énigme de Guillaume Tell" (1934) - ce tableau de Dali montrant Lénine affublé d'une fesse étirée de façon grotesque - provoque l'irritation des Surréalistes qui y voient une offense à Lénine. En outre, cette toile figure dans l' "Exposition du Cinquantenaire" du Salon des Indépendants du Grand Palais de Paris, institution que les Surréalistes considèrent comme un temple de l'art officiel. Si l'on y ajoute les prétendues sympathies hitlériennes que l'on prête à Dalí, le débat sur son éventuelle exclusion du groupe est devenu inévitable.

Le jour de l'inauguration de l'exposition, une résolution est donc adoptée proposant que Dalí, considéré comme un élément fasciste, soit exclu du groupe surréaliste. Roger Caillois, qui quitte la réunion avant la fin, se prononce en faveur de l'exclusion de Dalí :

Monsieur André Breton
Rue Fontaine, 42
Paris

Je vote l'exclusion de Dali dont l'opinion sur la lutte de races qui ne lui paraît pas déterminée par la lutte de classes me paraît de ce fait incompatible avec l'adhésion des surréalistes à la cause du prolétariat."

La veille du tribunal inquisitorial du 5 février, Breton se rend au Grand Palais accompagné de Benjamin Péret, Tanguy, Oppenheim, Hugnet, Hérold et Ernst Brauner afin de détruire l'œuvre de Dalí, sans cependant y parvenir. Mais au sein du mouvement surréaliste, l'opinion des membres du groupe n'est pas unanime. Ce matin-là, Breton avait reçu par écrit la position de Crevel, Tzara, Giacometti et Eluard qui, alors absents de la capitale, déclaraient qu'ils ne voteraient pas en faveur de l'exclusion, contrairement à l'ordre du jour qui leur avait été adressé.

Et c'est en ces termes qu'Eluard évoque Salvador Dalí :

« Il nous a apporté des quantités d'idées nouvelles et brillantes, et sa passion du surréalisme, quoique absolument hors des cadres, est incontestable. Ma tristesse, mon pessimisme viennent que je désespère vraiment de ce que nous pourrions faire en commun sans lui. Il nous a agités, déprimés et enthousiasmés, ce qui est sain. Ses voies ne sont pas toujours les nôtres, ce qui est bien. Et il nous faut avouer que c'est notre faiblesse révolutionnaire, notre manque de position commune, notre apathie qui l'ont ancré dans ce système d'interprétation aussi absurde que dangereux de l'hitlérisme.»

Tristan Tzara adresse lui aussi une lettre à Breton datée du 4 février :

"Je fais, d'une manière générale, confiance à l'opinion exprimée par la majorité, qui doit signifier, à peu près, ce que j'en pense. J'ajouterai que, malgré toutes les critiques fondées ou acceptées, mon attitude envers l'objet de ces questions –dont la généralité même me semble exclure des conclusions définitives- est de nature sympathisante".

La réunion du 5 février après-midi qui se tient chez Breton, au 42 de la rue Fontaine, fait l'objet d'une convocation écrite signée Brauner, Breton, Max Ernst, Hérold, Hugnet, Méret Oppenheim, Péret et Tanguy. Finalement, Dalí n'est pas exclu du groupe. Dans le dossier de Breton figure également le document rédigé par Benjamin Péret et signé par Salvador Dalí, où il est dit que :

"Les surréalistes considérant que Dali a gravement perdu de vue le fait que le surréalisme n'est pas seulement un mouvement de connaissance désintéressée mais aussi un groupement ayant pris position en faveur de la Révolution communiste, lui demande d'en tenir compte dorénavant de la façon la moins équivoque dans toutes les manifestations publiques de son activité.

Paris le 5 février 1934

Salvador Dalí

La relation entre Breton et Salvador Dalí n'est pas interrompue, mais les tensions ne cessent de croître, notamment à l'occasion de sa participation à l'exposition "Origines et développement de l'art international indépendant" qui se tient au Musée du Jeu de Paume de Paris, du 30 juillet au 31 octobre 1937 et qui suscite les critiques de Breton quant au choix des artistes sélectionnés ; ou encore en raison du scepticisme que Dalí manifeste à l'égard de la Fédération Internationale de l'art révolutionnaire indépendant (FIARI) et dont Breton est Secrétaire Général. La rupture sera finalement consommée. L'article de 1939 évoqué précédemment, «Des tendances les plus récentes de la peinture surréaliste », en est un bon exemple. Et Salvador Dalí finira par être rebaptisé « Avida Dolars », une anagramme créée par André Breton en 1940 à partir des lettres du nom de Salvador Dalí.